

COMMENT PARLER DE *PHÈDRE* À L'ÉLÈVE DUPONT ?

Élodie COTIN – Jean RACINE

Mai 2020

DA4P



Comment parler de *Phèdre*
à l'élève Dupont ?

Personnages

DUPARC, <i>professeure de français</i>	Élodie Cotin
DUPONT, <i>élève</i>	Jean-Baptiste Carnoye
DUPRÉ, <i>élève</i>	Manon Méli
DUBOIS, <i>conseiller principal</i>	Raphaël Dubois
DUCHAMP, <i>proviseur</i>	Christian Termis
PHÈDRE	Élodie Cotin
HIPPOLYTE	Jean-Baptiste Carnoye
CÈNONE & ARICIE	Manon Méli
THÉRAMÈNE	Raphaël Dubois
THÉSÉE	Christian Termis

DUPARC, *entrant dans la classe et voyant Dupont lire.* – C'était avant qu'il fallait lire la pièce, M. Dupont.

DUPONT. – Mais je j'ai lue, madame !

DUPARC. – Ah... Et donc, là, vous êtes en train de la relire ?

DUPONT. – Non... Je l'ai lue.

DUPARC. – Très bien. Donc, qui va me résumer l'intrigue ? Hormis M^{lle} Dupré. M. Dupont ? Puisque vous l'avez lue, dites-nous donc de quoi ça parle.

DUPONT. – La pièce ?

DUPARC. – Oui. La pièce. De racine. Phèdre. Que vous avez entre les mains. Et que vous avez lue.

DUPONT. – Madame, je l'ai lue, mais je n'ai pas compris. (*À un élève.*)
Oui, eh bien, ça va !

DUPARC. – Vous n'avez pas compris ?

DUPONT. – Non.

DUPARC. – Et qu'est-ce que vous n'avez pas compris ?

DUPONT. – Tout.

DUPARC. – Tout, ça fait beaucoup, M. Dupont.

DUPONT. – Je sais, madame. Rien. Enfin, je n'ai rien compris. Je ne sais pas. Peut-être que je suis idiot, mais j'ai essayé.

DUPARC. – Essayez plutôt de me dire précisément ce que vous n'avez pas compris. L'histoire ? Vous n'avez pas compris l'histoire ?

DUPONT. – Oui. Enfin, pour l'histoire, j'ai été voir sur Wikipédia. Ça, je sais, c'est l'histoire de Phèdre, qui est amoureuse de son beau-fils.

DUPARC. – Oui, très bien ! Vous voyez que vous n'êtes pas idiot.

DUPONT. – Mais ça, je ne l'ai pas compris en lisant, madame, j'ai compris en regardant les petites notes, mais je ne comprends rien à ce qu'ils disent.

DUPARC. – Les personnages ? Baissez le doigt, M^{lle} Dupré, je vous réponds après.

DUPONT. – Oui. Par exemple, je ne sais pas...

« Le dessein en est pris : je pars, cher Thérémène »...

DUPARC. – Eh bien ? Je vous réponds après, M^{lle} Dupré. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? La phrase ? Les mots ? L'emploi du mot dessein ?

DUPONT. – Je comprends que... en fait... ils...

DUPARC. – Ils quoi ? Baissez la main, M^{lle} Dupré !

DUPONT. –

« Le dessein

« en est pris je pars, cher Théràmène, et quitte le séjour... »

DUPARC. – Non ! Attendez... Ce n'est pas ça. Vous connaissez le premier vers du Corbeau et du renard de Jean de la Fontaine ?

« Maître Corbeau »...

DUPRÉ, *qui n'en peut plus*. –

« ... sur un arbre perché » !

DUPARC. – Merci, M^{lle} Dupré. Donc :

« Maître corbeau sur un arbre perché ».

Qu'est-ce que c'est qu'« un arbre perché » ? Oui, M^{lle} Dupré ?

DUPRÉ. – Euh... Eh bien...

DUPARC. – Oui ?

DUPONT. – Une branche ?

DUPARC. – Non.

DUPONT. – Un arbre qui est... haut ?

DUPARC. – Cherchez mieux.

DUPRÉ. – Ce n'est pas l'arbre qui est perché, c'est le corbeau.

DUPARC. – Absolument ! Donc, M^{lle} Dupré, si on remet la phrase dans le bon ordre, ça donne ?

DUPRÉ. –

« Maître Corbeau perché sur un arbre tenait un fromage dans son bec » !

DUPARC. – Exactement ! Donc, M. Dupont, si on voulait remettre le premier vers de la pièce dans le bon ordre ?

« Le dessein en est pris : je pars, cher Théràmène »...

Taisez-vous, M^{lle} Dupré !

DUPONT. –

« Cher Théràmène, je pars, le dessein en est pris. »

DUPARC. – Voilà ! Ce qui veut dire, en langage parlé ?

DUPONT. – Eh bien, qu'il s'en va... Et qu'il le dit à Théràmène !

DUPARC. – Voilà ! Parfait ! Vous voyez bien que vous n'êtes pas idiot comme vous le dites !

DUPONT. – Oui, eh bien comme ça, on comprend...

DUPARC. – Il suffit de remettre les phrases dans l'ordre et là, on comprend que Hippolyte arrive sur scène et qu'il dit... M. Dupont ?

DUPONT. –

« Le dessein en est... »

DUPARC. – Non, M. Dupont, avec vos mots à vous.

DUPONT. – Eh bien... « Je pars... » Euh... « Théràmène, ça y est, je pars. »

DUPARC. – Oui ! Il arrive sur scène et il dit à Théràmène : « Je me barre ! Je me casse ! »

DUBOIS. – Tout va bien, M^{me} Duparc ? Vous partez ?

DUPARC. – Ah, non, pardon. C'est la pièce. Une explication du vers racinien.

DUBOIS, *pas convaincu*. – Oui, c'est... Je vous interromps quelques secondes. J'ai besoin de M. Dupont à la vie scolaire. (*À Dupont.*) Vous avez rendez-vous, prenez vos affaires.

DUPARC. – Quelques minutes, s'il vous plaît, nous terminons, si vous le permettez...

DUBOIS. – Bien sûr...

DUPARC, à Dupont. – Donc, il arrive et il dit ? Avec vos mots.

DUPONT. – « Je m'en vais. »

DUPARC. –

« Dans le doute mortel dont je suis agité,

« Je commence à rougir de mon oisiveté. »

Alors, oui, oisiveté, M^{lle} Dupré ?

DUPRÉ. – Une personne qui ne fait rien ?

DUPARC. – Parfait. (À Dupont.) Avec vos mots ?

DUPONT. – « J'ai le sum de rien branl... » Euh... « De rien faire » ?

« Depuis plus de six mois éloigné de mon père,

« J'ignore le destin d'une tête si chère ;

« J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher. »

Je ne sais pas... « Où est mon daron ? »

DUPARC. – D'accord. Alors, lisez.

DUPONT. – Depuis le début ?

DUPARC. – Oui ! Sept vers plus haut.

DUPONT. –

« Le dessein en est pris : je pars, cher Théràmène,

« Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.

« Dans le doute mortel »...

DUPARC. – Holà ! Pas si vite ! C'est comme une conversation. Dites-lui les vers tranquillement. Et qui sait comment Théràmène va réagir. Tenez, M. Dubois, voilà, mettez-vous là. Vous l'écoutez, vous faites Théràmène.

DUBOIS. – Oui. Théràmène, c'est... le confident ? Non. Le pédagogue, c'est ça ? C'est lui qui a élevé Hippolyte. Attendez... (*Il prend un texte.*) Merci.

Dubois prend une posture tragique.

DUPARC. – Simple, faites-le simple. À vous.

DUPONT. –

« Le dessein en est pris : je pars, cher Théràmène,
« Et quitte le séjour de l'aimable Trézène. »

DUPARC. – Et lui, il ne dit rien, il écoute.

DUPONT. – Non, mais là, j'ai l'impression qu'il me juge...

DUPARC. – C'est ça, c'est exactement ce qu'il fait ! Il l'écoute avec un petit rictus. Oui, mademoiselle ?

DUPRÉ. – Vous avez dit un petit rictus...

DUPARC. – Oui, plus... Voilà...

DUPONT. –

« Dans le doute mortel dont je suis agité, je commence rougir de mon oisiveté. »

DUBOIS. – Rictus.

Duparc fait oui de la tête.

DUPONT, *s'énervant*. –

« Depuis plus de six mois, éloigné de mon père,
« J'ignore le destin d'une tête si chère »...

DUBOIS. – Gros rictus.

DUPONT. –

« J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher. »

DUBOIS. –

« Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc chercher ? »

Dupont ouvre la bouche, cherche, ne répond pas. Dupré lève la main.

DUBOIS, *au tableau*. –

« Déjà pour satisfaire à votre juste crainte,
« J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe.
« J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
« Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ;
« J'ai visité l'Élide, et laissant le Ténare,
« Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare :
« Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
« Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ? »

DUPRÉ. – Rictus.

DUBOIS. – Oui, absolument ! Rictus !

« Qui sait même, qui sait si le roi votre père
« Veut que de son absence on sache le mystère ?
« Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
« Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
« Ce héros n'attend point qu'une amante abusée... »

DUPONT. –

« Cher Théràmène, arrête, et respecte Thésée »...

Pourquoi il dit ça ?

DUPARC. – Oui, pourquoi il dit ça ?

DUBOIS. – Parce que Thésée, c'est un vrai coureur. Il passe son temps à courir les filles, les nymphes, les déesses...

DUPONT. – Oui, et alors ?

DUBOIS. – Hippolyte, il trouve ça horrible et il ne supporte pas que Thésée soit un tombeur. Et qu'il trompe toujours sa femme. Il le dit :

« De ses jeunes erreurs désormais revenu,
« Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
« Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
« Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale. »

DUPONT. – OK.

« Enfin, en le cherchant, je suivrai mon devoir ».

D'accord, il part chercher son père et c'est bien. Mais pourquoi est-ce qu'il ajoute :

« Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir » ?

DUPARC. – C'est exactement la question que pose Théràmène.

DUBOIS. –

« Eh ! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
« De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
« Et dont je vous ai vu préférer le séjour
« Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour ?
« Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ? »

DUPONT. –

« Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
« Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
« La fille de Minos et de Pasiphaé. »

C'est qui ?

DUPRÉ. – Petit 4 : « Phèdre. C'est la fille de Minos, roi de Crète... »

DUBOIS, *montrant le tableau.* – La Crète.

DUPRÉ. – « ... et de Pasiphaé, reine de Crète, épouse de Minos et mère du Minotaure... » Petit 5 : « Minotaure, fils de Pasiphaé et du taureau, homme à tête de taureau, enfermé dans un labyrinthe et tué par Thésée, père de Hippolyte. »

DUPONT. – Oui bon. Phèdre, il ne veut pas la voir, quoi.

DUPARC. – Oui. Depuis dix ans que Thésée a épousé Phèdre, elle passe son temps à être odieuse avec Hippolyte, son beau-fils.

DUPONT. – Mais je croyais que le sujet de la pièce, c'était justement que Phèdre était amoureuse de...

DUPARC. – Oui, mais on ne le sait pas encore ! On l'apprendra à la scène 3 de l'acte I. Suspens.

DUBOIS. – Tan tan !

DUPONT. – Donc, pour l'instant, on sait seulement que Phèdre déteste Hippolyte ?

DUBOIS. –

« J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.

« Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
« Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
« Que votre exil d'abord signala son crédit.
« Mais sa haine, sur vous autrefois attachée,
« Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
« Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
« Une femme mourante, et qui cherche à mourir ?
« Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
« Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
« Peut-elle contre vous former quelques desseins ? »

DUPARC. – Tout le monde a compris ? Continuons.

DUPONT. –

« Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
« Hippolyte en partant fuit une autre ennemie;
« Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
« Reste d'un sang fatal conjuré contre nous. »

C'est qui, Aricie ?

DUPRÉ. – Petit 8 : « Aricie est la fille de Pallas. Pallas a eu six fils et une fille. Les six fils ont été tués par Thésée qui a épargné Aricie. Thésée est le fils de Égée, qui est le frère de Pallas. » Autrement dit, Aricie est la cousine germaine de Thésée.

DUPONT. – OK. Et pourquoi Hippolyte l'a fuie ? Elle est grave moche ?

DUPARC. – Justement pas. En fait, Hippolyte est tombé amoureux Aricie, mais il ne le sait pas.

DUPONT. – Hein ?

DUPARC. – Oui, c'est la première fois qu'il s'intéresse à une fille. Avant, il s'intéressait uniquement à ses javelots, son char, ses chevaux et voilà. D'ailleurs, Hippolyte, ça vient du grec ancien *Hippolutos* — *hippo*, le cheval — qui signifie : « Celui qui délie les chevaux ». Et donc, les filles, c'est une première pour lui, il ne sait pas ce que c'est. Mais Thérémène, lui, il a deviné et il joue une peu l'idiot.

DUBOIS. –

« Quoi ! vous-même, seigneur, la persécutez-vous ?
« Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
« Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides ?
« Et devez-vous haïr ses innocents appas ? »

DUPONT, *septique*. –

« Si je la haïssais, je ne la fuirais pas. »

DUPRÉ. – Mais Aricie, c'est genre sa tante, quoi ? C'est comme dans *Game of Throne* ?

DUPARC. – Voilà, si vous voulez...

DUPRÉ. – Dégeu.

DUPARC. – Et donc, Thérémène va amener Hippolyte à comprendre qu'il est amoureux de Aricie, mais Hippolyte ne comprend pas tout de suite.

« Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite ?
« Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
« Implacable ennemi des amoureuses lois,
« Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
« Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
« Voudrait-elle à la fin justifier Thésée ?
« Et vous mettant au rang du reste des mortels,

« Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?

« Aimeriez-vous, seigneur ? »

DUPONT. –

« Ami, qu'oses-tu dire ?

« Toi qui connais mon cœur depuis que je respire,

« Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,

« Peux-tu me demander le désaveu honteux ? »

DUBOIS. – Pardon, M^{me} Duparc, mais nous sommes attendus à la vie scolaire...

DUPARC. – Oui, oui. Alors, résumons. Oui, M^{lle} Dupré ?

DUPRÉ. – Hippolyte dit qu'il est très admiratif de son père quand il fait le héros. Il tue des monstres, des géants, tout ça. Mais quand il séduit partout des femmes, là, il a honte. Et il dit qu'à son tour il serait amoureux alors qu'il n'a pas encore fait un seul exploit. Et que même s'il était un héros reconnu, il n'aurait pas le droit d'être amoureux de Aricie puisqu'elle n'a pas le droit de se marier et d'avoir des enfants.

DUPONT. – Et pourquoi ça ?

DUPRÉ. – Parce que Thésée a peur que si elle a des enfants, des fils, ses fils cherchent à reprendre le pouvoir. Mais, après, Théramène se moque d'Hippolyte en lui disant qu'être amoureux, ce n'est pas la fin des haricots et que ça arrive à tout le monde.

DUBOIS. – Et il lui demande :

« La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ? »

DUPONT. –

« Théramène, je pars ,et vais chercher mon père. »

À la vie scolaire.

DUBOIS. –

« Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
« Seigneur ? »

DUPONT. –

« C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
« Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne. »

Dupont et Dubois sortent.

DUPARC. –

« Mais quel nouveau malheur trouble sa chère CEnone ? »

Donc, on découvre CEnone, la nourrice de Phèdre, sa confidente, et puis enfin, arrivée de Phèdre. Alors, que se passe il ? Que dit Phèdre ?

DUPRÉ. – Elle chougne.

DUPARC. – Elle chougne ?

DUPRÉ. – Oui, elle niauche, quoi. Elle râle, elle raloune, elle roumègue, j'ai l'impression d'entendre ma sœur... Elle se plaint tout le temps, quoi.

DUPARC. – Elle se plaint. D'accord. Et de quoi ?

DUPRÉ. – De ses cheveux... Du soleil... De ne pas être à la campagne... De tout, quoi... Ah, je n'aime pas...

DUPARC. – Vous n'aimez pas ? La pièce ?

DUPRÉ. – Ah, si, la pièce, oui, c'est cool. Mais Phèdre... C'est trop abuser. Elle arrive et elle dit : « Non, je ne vais pas plus loin, c'est trop

dur... » Heureusement qu'il y a CEnone. Qui la secoue. Qui l'oblige à avouer.

DUPARC. – À avouer quoi ?

DUPRÉ. – Son amour pour Hippolyte.

DUPARC. – Et comment CEnone s'y prend pour obliger Phèdre à avouer ?

DUPRÉ. – Elle fait du chantage au suicide ! Et ça marche ! On dirait ma grand-mère... Sauf que ma grand-mère n'est pas raciste !

DUPARC. – Parce qu'CEnone est raciste ?

DUPRÉ. –

« Et rendra le pouvoir au fils de l'étrangère,

« À ce fier ennemi de vous, de votre sang,

« Ce fils qu'une amazone a porté dans son flanc »...

DUPARC. – Oui, c'est vrai, on peut le voir comme ça. Hippolyte, c'est le barbare, l'étranger, le fils qui menace les fils de Phèdre.

DUPRÉ. – Oui, je n'aime pas ce côté-là. Sinon, heureusement qu'elle est là... Pourquoi vous riez, madame ?

DUPARC. – Parce que c'est vrai, vous avez raison. Elle est toujours en train de se plaindre, cette pauvre Phèdre...

DUPRÉ. – Eh bien, oui ! Eh ! je croyais que vous adoriez Phèdre, madame, la façon dont vous en parlez et tout...

DUPARC. – Mais j'adore Phèdre maintenant ! C'est ce qui est formidable avec les classiques. Vous les lisez à quinze ans et puis, à trente, et ce n'est pas le même texte . Et à quarante-cinq, il a encore

changé. Et vous avez l'impression que ce n'est pas le même livre. Et pourtant, si. C'est vous qui avez changé. Et certaines œuvre vous suivent, vous avez même l'impression qu'elles vous parlent, qu'elles se transforment en même temps que vous.

DUPRÉ. – Ah, eh bien, j'ai raison alors. Vous pensez comme moi alors, qu'elle se plaint tout le temps ?

DUPARC. – Oui. Quand elle rentre sur scène, elle chouine. Seulement, ça ne m'agace plus. Au contraire, c'est magnifique :

« N'allons point plus avant, demeurons, chère CÉnone.

« Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne :

« Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,

« Et mes genoux tremblants se déroberent sous moi.

« Hélas ! »

Phèdre s'assied.

CÉNONE. –

« Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent ! »

PHÈDRE. –

« Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !

« Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,

« A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?

« Tout m'afflige, et me nuit, et conspire à me nuire. »

CÉNONE. –

« Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !

« Vous-même, condamnant vos injustes desseins,

« Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;

« Vous-même, rappelant votre force première,

« Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière,

« Vous la voyez, madame ; et, prête à vous cacher,
« Vous hâissez le jour que vous veniez chercher ! »

PHÈDRE. –

« Noble et brillant auteur d'une triste famille,
« Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
« Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
« Soleil, je te viens voir pour la dernière fois ! »

CÈNONE. –

« Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
« Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
« Faire de votre mort les funestes apprêts ? »

PHÈDRE. –

« Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
« Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
« Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ? »

CÈNONE. –

« Quoi, madame ? »

PHÈDRE. –

« Insensée ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
« Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
« Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
« CÈnone, la rougeur me couvre le visage :
« Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
« Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs. »

CÈNONE. –

« Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
« Qui de vos maux encore aigrit la violence.

« Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
« Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?
« Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
« Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
« Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
« Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
« Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
« Depuis que votre corps languit sans nourriture.
« À quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
« De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
« Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;
« Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
« Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
« Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
« Songez qu'un même jour leur ravira leur mère
« Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
« À ce fier ennemi de vous, de votre sang,
« Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
« Cet Hippolyte... »

PHÈDRE. –

« Ah ! dieux ! »

CÉNONE. –

« Ce reproche vous touche ? »

PHÈDRE. –

« Malheureuse ! Quel nom est sorti de ta bouche ? »

CÉNONE. –

« Eh bien ! votre colère éclate avec raison :
« J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

« Vivez donc : que l'amour, le devoir, vous excite.
« Vivez ! Ne souffrez pas que le fils d'une Scythe
« accablant vos enfants d'un empire odieux
« commende au plus beau sang de la Grèce et des dieux !
« Mais ne différez point ; chaque moment vous tue :
« Réparez promptement votre force abattue,
« Tandis que de vos jours prêts à se consumer
« Le flambeau dure encore et peut se rallumer. »

PHÈDRE. –

« J'en ai trop prolongé la coupable durée. »

CÈNONE. –

« Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?
« Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
« Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ? »

PHÈDRE. –

« Grâce au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
« Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles ! »

CÈNONE. –

« Et quel affreux projet avez-vous enfanté
« Dont votre cœur encor doive être épouvanté ? »

PHÈDRE. –

« Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
« Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste. »

CÈNONE. –

« Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;
« Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
« Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,

« Mon âme chez les morts descendra la première ;
« Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
« Et ma juste douleur choisira les plus courts.
« Cruelle ! quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
« Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?
« Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
« Réservez-vous ce prix à ma fidélité ? »

PHÈDRE. –

« Quel fruit espères-tu de tant de violence ?
« Tu frémiras d'horreur si je romps le silence. »

CÈNONE. –

« Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux !
« À l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ? »

PHÈDRE. –

« Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable,
« Je n'en mourrai pas moins : j'en mourrai plus coupable. »

CÈNONE. –

« Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
« Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
« Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
« Délivrez mon esprit de ce funeste doute. »

PHÈDRE. –

« Tu le veux ? lève-toi. »

CÈNONE. –

« Parlez : je vous écoute. »

PHÈDRE. –

« Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ? »

CÈNONE. –

« Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser. »

PHÈDRE. –

« Ô haine de Vénus ! Ô fatale colère !

« Dans quels égarements l'amour jeta ma mère ! »

CÈNONE. –

« Oublions-les, madame ; et qu'à tout l'avenir

« Un silence éternel cache ce souvenir. »

PHÈDRE. –

« Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée

« Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ! »

CÈNONE. –

« Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui

« Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ? »

PHÈDRE. –

« Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable

« Je péris la dernière et la plus misérable. »

CÈNONE. –

« Aimez-vous ? »

PHÈDRE. –

« De l'amour j'ai toutes les fureurs. »

CÈNONE. –

« Pour qui ? »

PHÈDRE. –

« Tu vas ouïr le comble des horreurs...
« J'aime... À ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
« J'aime... »

CÈNONE. –

« Qui ? »

PHÈDRE. –

« Tu connais ce fils de l'Amazone,
« Ce prince si longtemps par moi-même opprimé... »

CÈNONE. –

« Hippolyte ? Grands dieux ! »

PHÈDRE. –

« C'est toi qui l'as nommé ! »

CÈNONE. –

« Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
« Ô désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
« Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
« Fallait-il approcher de tes bords dangereux ! »

PHÈDRE. –

« Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
« Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
« Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;
« Athènes me montra mon superbe ennemi :
« Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
« Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
« Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
« Je sentis tout mon corps et transir et brûler :

« Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
« D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !
« Par des vœux assidus je crus les détourner :
« Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
« De victimes moi-même à toute heure entourée,
« Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
« D'un incurable amour remèdes impuissants !
« En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !
« Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
« J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
« Même au pied des autels que je faisais fumer,
« J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
« Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
« Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
« Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
« J'excitai mon courage à le persécuter.
« Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
« J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
« Je pressai son exil ; et mes cris éternels
« L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
« Je respirais, CEnone ; et, depuis son absence,
« Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence :
« Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
« De son fatal hymen je cultivais les fruits.
« Vaines précautions ! Cruelle destinée !
« Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
« J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
« Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
« Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

« J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;
« J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur ;
« Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
« Et dérober au jour une flamme si noire :
« Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats :
« Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas.
« Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
« Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
« Et que tes vains secours cessent de rappeler
« Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler. »

Retour de Dupont et de Dubois. Dupont est énervé.

DUBOIS. – Oui, bien sûr, je comprends, mais... Pardon M^{me} Duparc...

DUPARC. – Tout va bien, M. Dupont ?

DUPONT. – Ouais, madame... Si on veut... J'ai raté quoi ?

DUPRÉ. – Là, c'est l'arrivée de Panope...

DUPARC. – M. Dubois, que se passe-t-il ?

DUBOIS. – C'est juste que... OK, Panope, quelle est la situation à Athènes ?

PANOPE. –

« Je voudrais vous cacher une triste nouvelle,
« Madame : mais il faut que je vous la révèle.
« La mort vous a ravi votre invincible époux ;
« Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous. »

CÈNONE. –

« Panope, que dis-tu ? »

PANOPE. –

« Que la reine abusée
« En vain demande au ciel le retour de Thésée;
« Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
« Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort. »

PHÈDRE. –

« Ciel ! »

PANOPE. –

« Pour le choix d'un maître Athènes se partage :
« Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
« Madame; et de l'État, l'autre oubliant les lois
« Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
« On dit même qu'au trône une brigue insolente
« Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
« J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
« Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir;
« Et l'on craint, s'il paraît dans ce nouvel orage,
« Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage. »

CÈNONE. –

« Panope, c'est assez : la reine qui t'entend
« Ne négligera point cet avis important. »

DUPARC. – Alors, à votre avis, que va-t-il se passer ? Réfléchissez. Le roi est mort — enfin, on le croit. La situation est tendue : qui va hériter de Athènes ? Hippolyte ? Le fils de Phèdre ou Aricie ? Que va faire Phèdre ?

DUPRÉ. – Athènes est plutôt pour le fils de Phèdre...

DUPONT. – Redites-moi, c'est qui, Aricie ?

DUBOIS. – Alors moi... Moi, comme ça, admettons, je ne serais pas heureux en amour comme Phèdre, genre « Je veux divorcer, mais je ne peux pas »...

DUPONT. – « J'voudrai bien, mais j'peux point... »

DUBOIS. – Hein ?

DUPONT, *sous-entendant* « *Laissez tomber* ». – Non.

DUBOIS. – Eh ben, si j'apprends que mon mari est mort, je suis contente. Très contente même. Et je me dis que je vais pouvoir conclure avec Hippolyte.

DUPARC. – M. Dubois, je vous félicite, c'est exactement ce que dit CEnone à Phèdre.

DUBOIS. – Il a lu a la scène en m'attendant à la vie scolaire...

DUPARC. – Qu'importe. Fin de l'acte I, CEnone explique à Phèdre qu'elle peut désormais aimer Hippolyte sans crainte, puisque son époux est mort.

« Vous n'avez plus de reproche à vous faire,

« Votre flamme »...

C'est-à-dire votre amour...

« Devient une flamme ordinaire. »

Bon ! Passons à l'acte II ! Vous suivez M. Dupont ?

DUPONT. – Oui, l'acte I, c'est bon. Mais vous pouvez redire qui est Aricie ?

DUPRÉ. – C'est la tante de Hippolyte. Thésée a tué tous ses frères.

DUPONT. – Ah oui, c'est vrai.

DUPARC. – Pour la petite histoire, Égée avait un frère, Pandion, qui avait cinquante fils, même si dans la pièce de Racine, il parle de six frères. Égée avait un fils, Thésée, mais personne ne le savait, car il avait été élevé loin d'Athènes. Pandion pensait donc que le trône reviendrait à ses fils. Mais voilà que Thésée revient et que Égée le reconnaît. Thésée est sacré roi d'Athènes, mais Pandion et ses fils entrent en guerre ouverte avec Égée. Thésée se rend nuitamment au palais de Pandion et tue tous les enfants, sauf Aricie.

DUBOIS. – Mais pourquoi il ne tue pas Aricie ? Il n'était plus à ça près...

DUPONT. – Il était peut-être fatigué...

DUPRÉ. – Il n'est pas fatigué, c'est un héros.

DUPONT. – Mais il s'est peut-être laissé attendrir... Faut imaginer... Le palais, la nuit, tout dort... Il a zigouillé les gardes, peut-être même qu'il est monté en rappel le long des remparts...

DUBOIS. – En rappel ?

DUPONT. – Oui. Ou Bernardo, son fidèle compagnon muet, lui a fait la courte échelle. Allons ! (*Dubois fait la courte échelle.*) Il entre par une fenêtre et que voit-il ? Là, un petit prince qui dort... Il s'approche... (*Bernardo fait signe que oui, il faut le tuer.*) Et il le tue ! (*Geste d'étrangler. Bernardo se réjouit.*) Et là ! Que voit-il ? Un autre ! Un autre frère ! (*Il le tue.*) Et là ! Et là ! Et encore là ! Et là encore ! Il a massacré les six enfants ! (*Bernardo bave, saute.*) Et là, que voit-il ? (*Bernardo met sa main en visière.*) Une petite fille ! Mais toute

petite. Elle a deux ans, deux ans et demie... (*Bernardo se frotte les mains.*) Alors, Thésée s'approche pour la tuer elle aussi (— *Bernardo grogne* —), mais voilà qu'elle tend ses petits bras potelés vers Thésée : « À bras, à bras ! » fait-elle de sa petite voix chantante. Alors, Thésée est attendri. Il prend la petite dans ses bras et puis il l'emmène avec lui... Seulement, arrivé au palais, il est bien ennuyé : que va-t-il en faire ? Alors, il la confie à Bernarda, la femme de Bernardo. (— *Dubois attrape l'enfant : ah, zut, elle a fait pipi dans sa couche ; la refile à Dupré, etc.* —) qui l'enferme dans une haute tour, avec défense de sortir, de se marier et d'avoir des enfants.

DUPARC. — Bravo, M. Dupont. Je vous félicite pour votre imagination ! Parfait ! C'est très clair ! Et donc, acte II, première scène : Aricie et sa confidente Ismène discutent. Ismène apprend à Aricie que Thésée est mort, que donc elle va être sûrement libérée par Hippolyte. Aricie en doute. Et Ismène dit à Aricie qu'à son avis, Hippolyte est amoureux d'elle. Là-dessus, entrée de Hippolyte... Lisez nous ça, M. Dupont, M^{lle} Dupré...

Duparc leur fait signe de se lever.

HIPPOLYTE. —

« Madame, avant que de partir,
« J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
« Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
« Présageait les raisons de sa trop longue absence :
« La mort seule bornant ses travaux éclatants
« Pouvait à l'univers le cacher si longtemps.
« Les dieux livrent enfin à la Parque homicide
« L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
« Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,

« Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
« Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
« Je puis vous affranchir d'une austère tutelle.
« Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur.
« Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur,
« Et dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
« De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
« Qui m'a sans balancer reconnu pour son roi,
« Je vous laisse aussi libre et plus libre que moi. »

ARICIE. –

« Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
« D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
« Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
« Sous ces austères lois dont vous me dispensez. »

HIPPOLYTE. –

« Du choix d'un successeur Athènes incertaine,
« Parle de vous, me nomme, et le fils de la reine. »

ARICIE. –

« De moi, Seigneur ? »

HIPPOLYTE. –

« Je sais, sans vouloir me flatter,
« Qu'une superbe loi semble me rejeter :
« La Grèce me reproche une mère étrangère.
« Mais si pour concurrent je n'avais que mon frère,
« Madame, j'ai sur lui de véritables droits
« Que je saurais sauver du caprice des lois.
« Un frein plus légitime arrête mon audace :
« Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,

« Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
« De ce fameux mortel que la terre a conçu.
« L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
« Athènes, par mon père accrue et protégée,
« Reconnut avec joie un roi si généreux,
« Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
« Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle.
« Assez elle a gémi d'une longue querelle,
« Assez dans ses sillons votre sang englouti
« A fait fumer le champ dont il était sorti.
« Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
« Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
« L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
« Réunir tous les vœux partagés entre nous. »

ARICIE. –

« De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
« Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
« Veillé-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
« Quel dieu, Seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein ?
« Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !
« Et que la vérité passe la renommée !
« Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir !
« N'était-ce pas assez de ne me point haïr ?
« Et d'avoir si longtemps pu défendre votre âme
« De cette inimitié... »

HIPPOLYTE. –

« Moi, vous haïr, Madame ?
« Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
« Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?

« Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
« Pourrait, en vous voyant, n'être point adoucie ?
« Ai-je pu résister au charme décevant... »

ARICIE. –

« Quoi, Seigneur ? »

HIPPOLYTE. –

« Je me suis engagé trop avant.
« Je vois que la raison cède à la violence.
« Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
« Madame, il faut poursuivre, il faut vous informer
« D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
« Vous voyez devant vous un prince déplorable,
« D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
« Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
« Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté,
« Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
« Pensais toujours du bord contempler les orages,
« Asservi maintenant sous la commune loi,
« Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
« Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
« Cette âme si superbe est enfin dépendante.
« Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
« Portant partout le trait dont je suis déchiré,
« Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
« Présente, je vous fuis, absente, je vous trouve ;
« Dans le fond des forêts votre image me suit ;
« La lumière du jour, les ombres de la nuit,
« Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
« Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.

« Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
« Maintenant je me cherche et ne me trouve plus.
« Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
« Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;
« Mes seuls gémissements font retentir les bois,
« Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
« Peut-être le récit d'un amour si sauvage
« Vous fait en m'écoutant rougir de votre ouvrage.
« D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien !
« Quel étrange captif pour un si beau lien !
« Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
« Songez que je vous parle une langue étrangère,
« Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés
« Qu'Hippolyte sans vous n'aurait jamais formés. »

THÉRAMÈNE. –

« Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée.
« Elle vous cherche. »

HIPPOLYTE. –

« Moi? »

THÉRAMÈNE. –

« J'ignore sa pensée.
« Mais on vous est venu demander de sa part.
« Phèdre veut vous parler avant votre départ. »

HIPPOLYTE. –

« Phèdre? Que lui dirai-je? Et que peut-elle attendre... »

ARICIE. –

« Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.

« Quoique trop convaincu de son inimitié,
« Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié. »

HIPPOLYTE. –

« Cependant vous sortez, et je pars, et j'ignore
« Si je n'offense point les charmes que j'adore.
« J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains... »

ARICIE. –

« Partez, Prince, et suivez vos généreux desseins :
« Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire,
« J'accepte tous les dons que vous me voulez faire ;
« Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
« N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux. »

PHÈDRE. –

« On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
« Seigneur. À vos douleurs je viens joindre mes larmes ;
« Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
« Mon fils n'a plus de père, et le jour n'est pas loin
« Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
« Déjà mille ennemis attaquent son enfance ;
« Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
« Mais un secret remords agite mes esprits :
« Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris ;
« Je tremble que sur lui votre juste colère
« Ne poursuive bientôt une odieuse mère. »

HIPPOLYTE. –

« Madame, je n'ai point des sentiments si bas. »

PHÈDRE. –

« Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,
« Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire ;
« Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
« À votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir ;
« Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir.
« Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
« Si la haine peut seule attirer votre haine,
« Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
« Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié. »

HIPPOLYTE. –

« Des droits de ses enfants une mère jalouse
« Pardonne rarement au fils d'une autre épouse,
« Madame, je le sais. Les soupçons importuns
« Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
« Tout autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages,
« Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages. »

PHÈDRE. –

« Ah, seigneur ! que le ciel, j'ose ici l'attester
« De cette loi commune a voulu m'excepter !
« Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore ! »

HIPPOLYTE. –

« Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore :
« Peut-être votre époux voit encore le jour ;
« Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
« Neptune le protège ; et ce dieu tutélaire
« Ne sera pas en vain imploré par mon père. »

PHÈDRE. –

« On ne voit point deux fois le rivage des morts,
« Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
« En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
« Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
« Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
« Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
« Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... je m'égaré,
« Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare. »

HIPPOLYTE. –

« Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
« Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
« Toujours de son amour votre âme est embrasée. »

PHÈDRE. –

« Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :
« Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
« Volage adorateur de mille objets divers,
« Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
« Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
« Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
« Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous vois.
« Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;
« Cette noble pudeur colorait son visage,
« Lorsque de notre Crête il traversa les flots,
« Digne sujet des vœux des filles de Minos.
« Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
« Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
« Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
« Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?

« Par vous aurait péri le monstre de la Crête,
« Malgré tous les détours de sa vaste retraite :
« Pour en développer l'embarras incertain,
« Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
« Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée ;
« L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
« C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
« Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
« Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !
« Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
« Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
« Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;
« Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
« Se serait avec vous retrouvée ou perdue. »

HIPPOLYTE. –

« Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
« Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ? »

PHÈDRE. –

« Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
« Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ? »

HIPPOLYTE. –

« Madame, pardonnez : j'avoue, en rougissant,
« Que j'accusais à tort un discours innocent.
« Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
« Et je vais... »

PHÈDRE. –

« Ah, cruel ! tu m'as trop entendue !
« Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.

« Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
« J'aime ! Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
« Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
« Ni que du fol amour qui trouble ma raison
« Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;
« Objet infortuné des vengeances célestes,
« Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
« Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
« Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
« Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
« De séduire le cœur d'une faible mortelle.
« Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
« C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
« J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
« Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
« De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
« Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ;
« Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
« J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
« Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
« Si tes yeux un moment pouvaient me regarder...
« Que dis-je ? cet aveu que je te viens de faire,
« Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
« Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
« Je te venais prier de ne le point haïr :
« Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
« Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
« Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
« Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
« Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.

« La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
« Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
« Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
« Impatient déjà d'expier son offense,
« Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
« Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
« Si ta haine m'envie un supplice si doux,
« Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
« Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
« Donne. »

CENONE. –

« Que faites-vous, madame ? »

DUPARC. – Hein ?

DUPRÉ. – Non, c'est le texte. « Que faites-vous, madame ? Juste dieux », tout ça...

DUPARC. – Pardon, pardon... J'étais partie... Waouh ! J'adore ce texte.

DUPONT. – C'est votre pièce préférée ?

DUPARC. – Oui, je crois.

DUPONT. – Pourquoi ?

DUPARC. – Pourquoi quoi ?

DUPONT. – Pourquoi vous l'adorez ?

DUPARC. – C'est une des plus belles, des plus grande histoire d'amour jamais écrite. Et en même temps, c'est très simple : quelqu'un

qui aime quelqu'un qui aime quelqu'un d'autre. Et bien sûr, ceux-là qui s'aiment, Hippolyte et Aricie, on les en empêche. C'est la princesse de Clèves et Roméo et Juliette dans la même histoire.

DUPONT. – C'est vrai, madame, mais Roméo et Juliette, c'est en film.

DUPRÉ. – Avec Leonardo Di Caprio.

DUPONT, *imitant son ton de midinette*. – « Avec Leonardo di Caprio... »

DUBOIS. – Eh bien, c'est sûr, Phèdre peut pas lutter contre (— *imitant*—) Leonardo Di Caprio.

DUPARC. – Si. Si on peut... J'aimerais tellement réussir à vous expliquer... Tenez, dans cet acte, l'acte II, le cœur, le centre de l'histoire, ce sont les déclarations : de Hippolyte à Aricie, de Phèdre à Hippolyte...

DUPONT. – Ouais, et alors ?

DUPARC. – Vous avez déjà fait une déclaration d'amour, M. Dupont ?

DUPONT. – Madame, c'est gênant.

DUPARC. – Bon, alors, est-ce que vous avez déjà été amoureux ?

DUPONT. – Madame...

DUBOIS. – Moi, j'ai été amoureux.

DUPARC. – Ah oui, vous ! Parlons de vous, alors. Vous avez été amoureux ?

DUBOIS. – Eh bien oui, hein... Et pas qu'une fois.

DUPARC. – Vous vous souvenez de la première fois où vous avez été amoureux ?

DUBOIS. – Évidement.

DUPARC. – De quoi vous souvenez-vous ?

DUBOIS. – Ah non mais c'est l'enfer ! C'est l'enfer. Tu es là, tu trembles, tu as le cœur qui bat, je vous jure, au début, j'ai cru que j'étais malade... Je ne mangeais plus, j'avais une patate d'enfer... Je faisais des maths ! Putain ! Pardon. Purée. Je faisais des maths à donf parce que j'étais avec elle en maths. Et puis, tu es là et tu dis : « Tu peux me passer ton équerre ? » Enfin tu essaies de dire : « Tu peux me passer ton équerre ? » et elle te passe son équerre. Puis tu es là avec tes potes et, tu sais, tu sais où elle est à chaque seconde, tu sais quand elle vient d'entre dans une pièce, ça te fais comme un coup d'épée dans le ventre. Et quand elle part, c'est comme si... Comme si tu n'avais plus d'air. Et surtout, tu as l'impression que le monde, le monde entier, sait.

DUPARC. – Voilà, c'est de ça dont je veux parler. Donc, cet acte nous parle du secret...

DUBOIS. – Oui, tu te dis que tout le monde sait. Tu essaies d'avoir l'air normal, mais ce n'est pas possible. Tu surveilles chacune de tes paroles, chacun de tes gestes.

DUPARC. – Et un jour...

DUBOIS. – Un jour, tu prends ton courage à deux mains et... tu meurs. Enfin, c'est pareil. Il faut un courage fou, un courage inouï

pour oser dire. Pour oser dire à quelqu'un « Je t'aime. Voila, je t'aime. »

DUPARC. – Alors, imaginez maintenant que ce n'est pas possible...

DUBOIS. – Qu'elle en aime un autre. Quel enfer !

DUPARC. – Que cette autre, c'est votre meilleur ami !

DUPRÉ. – Ou que vous, vous aimez votre meilleur ami. Votre meilleur ami !

DUBOIS. – Et qu'il est grand et beau et que vous êtes petit et rondouillard...

DUPARC. – Et quelque soit la vie que vous aurez, cela, chacun, chacun d'entre vous va le vivre, à un moment ou à un autre de sa vie. Enfin, je vous souhaite que l'élu de votre cœur ne soit pas en couple avec votre meilleur ami, bien sûr, mais cette émotion-là, vous la ressentiriez dans votre vie. Forcément. Et à côté de la violence de ces sentiments-là, Leonardo Di Caprio, ce n'est rien ni personne. Une image tout au plus. Et cette pièce ne parle que de cela. De l'implacabilité des sentiments, de cette malédiction heureuse et terrible à laquelle on ne peut échapper et du courage qu'il faut pour avouer...

DUBOIS. – Avouez... Il faut que j'avoue !

DUPARC. – Pardon, M. Dubois ?

DUBOIS. – M^{me} Duparc... Il faut que je vous avoue... Vous n'irez pas en Grèce.

DUPARC. – Pardon ?

DUBOIS. – On revient de la vie scolaire avec M. Dupont et... Il y avait monsieur le proviseur et... Il rentrait de réunion et...

DUPONT. – Et pas de voyage. Voilà pourquoi j'étais énervé. Pas de voyage. C'est encore l'Italie, mais nous, que dalle ! Adieu le berceau de la philosophie.

DUPARC. – Ah non ! Ça ne se passera pas comme ça ! Ça fait cinq ans que mon voyage en Grèce est ajourné. Ça ne se passera pas comme ça !

sonnerie

DUPARC. – Restez assis ! Personne ne bouge ! Vous non plus, M. Dubois. Je vous préviens, personne ne sort avant que je ne me sois expliquée avec notre principal.

DUPONT. – Mais la cantine ?

DUPARC. – Personne, j'ai dit.

DUPONT. – OK, OK...

DUPARC. – On travaille, on cherche, on se donne du mal pour tenter d'expliquer des pièces... poussiéreuses dont ils n'ont rien, rien à battre, et quand on a un peu d'investissement, un peu d'envie, vlan ! On vous...

DUBOIS. – Coupe l'herbe sous le pied.

DUPARC. – Voilà. On vous...

DUBOIS. – Roule dans la farine.

DUPARC. – Exactement. Mais je... Je ne...

DUBOIS. – Sortirais ?

DUPARC. – Parfaitement ! Je ne sortirais pas d'ici avant d'avoir une explication digne de ce nom. Et pas de salmigondis fumeux comme les autres années !

DUBOIS. – Parfaitement ! Grève !

DUPARC. – Voilà ! Grève. Enfin non. La suite. La suite, M^{lle} Dupré.

DUPRÉ. – La suite ?

DUPARC. – Lisez-nous la suite !

DUPRÉ. – La suite... Oui, voilà... CEnone revient et annonce...

DUPONT. – La résurrection de Thésée. Enfin, elle dit que Thésée n'est pas mort et même qu'il vient de rentrer.

DUPARC. – Voilà, c'est ça !

DUPRÉ, *jouant CEnone*. – :

« Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,

« Madame ; rappelez votre vertu passée :

« Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux ;

« Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.

« Le peuple, pour le voir, court et se précipite.

« Je sortais par votre ordre, et cherchais Hippolyte,

« Lorsque jusques au ciel mille cris élancés... »

(*À Duparc.*) Allez-y, ça vous passera les nerfs. Moi, je surveille. Personne ne sort !

PHÈDRE. –

« Mon époux est vivant, CEnone ; c'est assez.
« J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage ;
« Il vit : je ne veux pas en savoir davantage. »

CENONE. –

« Quoi ? »

PHÈDRE. –

« Je te l'ai prédit ; mais tu n'as pas voulu :
« Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
« Je mourais ce matin digne d'être pleurée ;
« J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée. »

CENONE. –

« Vous mourez ? »

PHÈDRE. –

« Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui !
« Mon époux va paraître, et son fils avec lui !
« Je verrai le témoin de ma flamme adultère
« Observer de quel front j'ose aborder son père,
« Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
« L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés !
« Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
« Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
« Laissera-t-il trahir et son père et son roi ?
« Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi ?
« Il se tairait en vain : je sais mes perfidies,
« CEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
« Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
« Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

« Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes :
« Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
« Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser,
« Attendent mon époux pour le désabuser.
« Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
« Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
« La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
« Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
« Pour mes tristes enfants quel affreux héritage !
« Le sang de Jupiter doit enfler leur courage ;
« Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
« Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
« Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable,
« Un jour ne leur reproche une mère coupable.
« Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
« L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux. »

CÉNONE. –

« Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre ;
« Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
« Mais à de tels affronts pourquoi les exposer ?
« Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?
« C'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
« De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
« Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
« Vous-même en expirant appuyez ses discours.
« À votre accusateur que pourrai-je répondre ?
« Je serai devant lui trop facile à confondre :
« De son triomphe affreux je le verrai jouir,
« Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.

« Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
« Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
« De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ? »

PHÈDRE. –

« Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux. »

CÉNONE. –

« Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
« Vous le craignez : osez l'accuser la première
« Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
« Qui vous démentira ? Tout parle contre lui :
« Son épée en vos mains heureusement laissée,
« Votre trouble présent, votre douleur passée,
« Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
« Et déjà son exil par vous-même obtenu. »

PHÈDRE. –

« Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence ! »

CÉNONE. –

« Mon zèle n'a besoin que de votre silence. »

Entre Duchamp.

DUCHAMP. – Bonjour, M^{me} Duparc, pardonnez mon intrusion — non, restez assis —, mais il est... 12 h 30.

DUPARC. – Oui, et ?

DUCHAMP. – Eh bien, ces jeunes gens vont rater la cantine...

DUPARC. – Absolument !

DUCHAMP. – Je suis navré, je ne vous suis pas très bien...

DUPARC. – Qu'est-ce que vous ne suivez pas exactement, monsieur le principal ? Le fait qu'ils vont rater la cantine, par exemple ?

DUCHAMP. – Oui, par exemple.

DUPARC. – Eh bien, il semblerait, monsieur, que mon voyage pour la Grèce soit — encore — ajourné.

DUCHAMP. – Ah oui. M. Dubois...

DUPARC. – M. Dubois a été obligé de m'en parler. Croyez-moi, il n'a eu guère le choix.

DUCHAMP. – Je vous crois...

DUPARC. – Et donc, par quelle extraordinaire naïveté avez-vous donc pensé que je me laisserai faire une année de plus ?

DUCHAMP. – Écoutez, si cela ne tenait qu'à moi, je vous assure que vous feriez ce voyage en Grèce. Mais il s'agit des parents.

DUPARC. – Inutile de faire un aparté. M^{lle} Dupré, aparté au théâtre, je vous prie ?

DUPRÉ. – « Parole(s) que l'acteur dit à part soi et que les spectateurs seuls sont censés entendre. »

DUPARC. – Parfaitement. Bravo, M^{lle} Dupré. (*À Duchamp.*) Inutile donc. Dites-nous tout, ils peuvent tout entendre.

DUCHAMP. – Eh bien, les parents ont pensé, et ça les regarde, que ce voyage serait un voyage de tourisme, d'agrément... Voyez, il n'y a pas de classe de grec, contrairement à...

DUPARC. – À l'italien par exemple ?

DUCHAMP. – Voilà, contrairement à l'italien.

DUPARC. – Et le fait qu'il y ait trois voyages par ans pour l'Italie, par exemple...

DUCHAMP. – Oui ?

DUPARC. – ... n'a rien à voir avec M^{lle} Botticelli ?

DUCHAMP. – M^{lle} Botticelli ?

DUPARC. – Oui, cette ravissante professeur d'italien avec laquelle, si on en croit la rumeur, vous êtes en très bons termes ?

DUCHAMP. – Hein ? Non ! Rien. Ça n'a rien à voir !

DUPARC. – Vraiment ? Pourtant, nous avons également de l'allemand et M^{me} Kartoffeln n'a pas eu gain de cause pour son voyage à Baden-Baden depuis... Voyons... Son dernier congé maternité. Ça lui fait quel âge, à la petite Gretel ?

DUPRÉ. – Quatorze ans.

DUPARC. – Voilà, il y a quatorze ans maintenant !

DUCHAMP. – Mais enfin, mais voyons, mais non ! Qu'est-ce que vous insinuez ? Ça suffit ! Debout, allez, à la cantine !

DUPARC. – Assis ! Je n'insinue rien du tout, M. Duchamp ! J'accuse ! Regardez M. Dupont. Debout, M. Dupont !

DUPONT. – Debout ou assis, madame ?

Dupont se lève.

DUPARC. – Regardez-le ! Il confond la Crète et la Grèce, ce petit ! Zeus et Neptune ! Phèdre et Britannicus ! Comment voulez-vous

qu'il passe son bac de français correctement si vous l'empêchez de s'abreuver à la source du savoir, au berceau de notre civilisation ?

DUCHAMP. – Mais oui, je le garde ! Et c'est vous qui l'empêchez de s'abreuver ! Il est tout pâle ! Déshydraté ! Anémié ! Voilà ! Allez ! À la cantine !

DUPARC. – Holà, pas si vite ! Ne vous inquiétez pas, ils mangent tous des cochonneries toute la journée, ils ont largement de quoi tenir sur leurs réserves de sucre ! Assis ! En revanche, leur matière grise s'amenuise !

DUPRÉ. – C'est un alexandrin.

DUCHAMP. – Pardon ?

DUPRÉ. – « En revanche, leur matière grise s'amenuise », c'est un alexandrin. « Vers français de douze syllabes. »

DUCHAMP. – Je sais parfaitement ce qu'est un alexandrin, mademoiselle.

Entre Dubois.

DUBOIS. – Ah, M. Duchamp, vous êtes là ! Tant mieux, la cantine demande si...

DUCHAMP. – Je me moque de la cantine, M. Dubois !

DUBOIS. – Ah, je pensais qu'au contraire...

DUCHAMP. – Vous pensiez... Mais c'est bien mon problème, voyez-vous ? Tout le monde pense quelque chose et moi, au milieu de tout cela, je dois faire avec tout et tous ! Vous croyez que c'est facile ? Vous

croiez que c'est évident ? J'arrive, je traverse au pas de course ces fichus bâtiments...

DUPRÉ. –

« Tout fuit ! Tout se refuse à mes embrassements ! »

DUCHAMP. – Vous vous trouvez mal, mademoiselle ?

DUPRÉ. – Mais non, mais c'est amusant. Vous êtes un peu comme Thésée en fait. Tout va bien. Nous, on était tranquilles, voilà, tout le monde faisait ses petites choses, et lui, Thésée, arrive et il fout le bordel.

DUCHAMP. – Je ne me souviens pas que Thésée foute... fasse... Ce que vous affirmez qu'il fait...

DUPONT. – Ah, mais si, parfaitement ! Il arrive et il gueule sur tout le monde. Comme vous.

DUCHAMP. – Je vous en prie, vocabulaire, jeune homme.

DUPONT. – Vous n'avez qu'à lire vous-même !

DUCHAMP. – Je ne veux pas lire, je voudrais que vous allassiez à la cantine !

DUPONT. – Et moi, je préfère « allassiez » en Grèce qu'à la cantine !

DUPRÉ. –

« À bas la graisse de la cantine !

« Vive la Grèce européenne ! »

DUPONT, *rappant sur l'air de C'est toi que je t'aime dans le sketch*

« Negra Bouch' Beat » *des Inconnus.* –

« J'veux mon bac en fin d'année

« J'vais arrêter de glander.

« Si pour ça y faut s'cogner

« Phèdre et sa pièce rapportée

« J'm'ouvre l'esprit et j'kif grave.

« La tragédie, c'est trop grave.

« J'veux savoir c'qu'est arrivée

« Dans ma série préférée. »

(Sur un autre air.)

« J'irai en Grèce ma sœur

« J'irai en Grèce ! »

DUPRÉ. –

« T'iras en Grèce mon frère,

« T'iras en Grèce ! »

DUPRÉ ET DUPONT. –

« J'irai en Grèce ma sœur,

« J'irai en Grèce !

« T'iras en Grèce mon frère,

« T'iras en Grèce !

« Yo Yo Yo ! »

DUCHAMP. – Mais...

DUPRÉ ET DUPONT, *à Duchamp.* – Assis !

Duchamp s'assoit machinalement. Les deux élèves continuent de rapper.

DUCHAMP. – Mais, ma parole, c'est une vraie rébellion ! Je ne vous félicite pas, M^{me} Duparc !

DUPARC. – Vous devriez, pourtant. Tout le monde ne rappe pas en heptasyllabes. Silence ! Assis ! Pas vous, monsieur Dubois.

DUPRÉ, à Dubois. – « Heptasyllabe : vers de sept pieds. »

DUPARC. – Vous voyez, personne ne veut aller à la cantine. Je ne suis pas en train de faire une prise d'otage, ils sont tous d'accord avec moi. N'est-ce pas ?

DUPONT ET DUPRÉ. – Yo !

DUCHAMP. – Mais qu'espérez-vous de tant de violence ?

DUPARC. – Un peu de culture classique peut-être ? Quand aurez-vous des informations sur la faisabilité de notre voyage ?

DUCHAMP. – En fin de journée sûrement, mais...

DUPARC. – Très bien. Nous attendrons la fin de journée alors. Bien. Où en étions-nous ?

DUBOIS. – Thésée revient. Phèdre fuit en disant que Thésée est trahi :

« La fortune jalouse

« N'a pas, en votre absence, épargné votre épouse. »

DUCHAMP. – Comment ? Vous aussi, M. Dubois ?

DUPRÉ. – « Tu quoque, mi fili ? »

DUBOIS. – Eh bien, c'est-à-dire... Oui ! J'aime le théâtre ! Et même le théâtre classique ! Je ne suis pas là que pour les absences et les

problèmes de discipline, M. Duchamp ! Je veux participer aussi à leur élévation, à leur éducation, à leur orientation !

DUPRÉ ET DUPONT. – Yo !

DUBOIS. – Et vous, vous arrivez et puis boum ! Tout ça pour une histoire de cantine. Comme s'ils mangeaient ce qu'on leur sert à la cantine ! Ils ont raison, vous êtes bien comme Thésée !

DUCHAMP, *tout perdu*. – Mais enfin, M. Dubois...

DUBOIS. – Il arrive et voilà, c'est : « Moi, moi, moi ! Moi, j'étais aux enfers, moi, j'ai combattu des bêtes infernales, moi, je suis atteint dans mon honneur et moi, on ne me venge pas ! » Et gna gna gna ! Il n'y en a que pour lui !

DUCHAMP. – Pas du tout ! Thésée est un personnage noble, un... Un... Un héros ! Moi qui ai fait un peu de théâtre en amateur, je dois dire que...

DUPARC. – Ah, bien, parfait ! Eh bien, lisez !

DUCHAMP. – Écoutez, cela devient ridicule. Je...

DUPARC, DUBOIS, DUPRÉ ET DUPONT. – Lisez !

DUCHAMP. –

« Quelllll est l'étrrrrrange accueil... »

DUPARC, DUBOIS, DUPRÉ ET DUPONT. – Normalement.

DUCHAMP. – Ah oui, d'accord.

« Que vois-je ? Quelle horreur dans ces lieux, répandue

« Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue ?

« Si je reviens si craint, et si peu désiré,

« Ô ciel ! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré ?
« Je n'avais qu'un ami. Son imprudente flamme
« Du tyran de l'Épire allait ravir la femme.
« Je servais à regret ses desseins amoureux.
« Mais le sort irrité nous aveuglait tous deux.
« Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
« J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
« Livré par ce barbare à des monstres cruels,
« Qu'il nourrissait du sang des malheureux mortels.
« Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
« Lieux profonds, et voisins de l'empire des ombres.
« Les dieux après six mois enfin m'ont regardé.
« J'ai su tromper les yeux de qui j'étais gardé.
« D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature.
« À ses monstres lui-même a servi de pâture.
« Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
« De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;
« Que dis-je ? quand mon âme à soi-même rendue
« Vient se rassasier d'une si chère vue ;
« Je n'ai pour tout accueil que des frémissements.
« Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
« Et moi-même éprouvant la terreur que j'inspire,
« Je voudrais être encor dans les prisons d'Épire.
« Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
« Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
« La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
« A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
« Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
« Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
« Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.

« Connaissons à la fois le crime et le coupable.
« Que Phèdre explique enfin le trouble où je la vois. »

DUPARC. – Et là, arrivée de CEnone! Elle a peur qu'Hippolyte ne raconte à son père que c'est Phèdre, et Phèdre seule, qui est responsable de tout! Alors, elle le manipule, elle l'embobine, elle le roule dans la farine comme un serpent. Et elle se sert de l'épée d'Hippolyte pour convaincre Thésée. Elle prétend que sous la menace de l'épée, Hippolyte a tenté de violer Phèdre. Oui, M. Dubois?

DUBOIS. – Je peux faire CEnone? S'il vous plaît! Allez!

DUPARC. – Oui, je...

DUBOIS. – Attendez... Euh, voilà, je prends ça pour faire l'épée. Ça fait épée?

TOUS. – Oui...

DUBOIS. – J'y vais.

« Phèdre épargnait plutôt un père déplorable »...
On le voit bien, là, le côté serpent?

DUPARC. – Oui, oui, on le voit bien...

DUBOIS, *en CEnone*. –

« Honteuse du dessein d'un amant furieux,
« Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
« Phèdre mourait, Seigneur, et sa main meurtrière
« Éteignait de ses yeux l'innocente lumière.
« J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
« Moi seule à votre amour j'ai su la conserver;
« Et plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,

« J'ai servi malgré moi d'interprète à ses larmes. »

THÉSÉE. –

« Ah ! le voici. Grands dieux ! À ce noble maintien
« Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?
« Faut-il que sur le front d'un profane adultère
« Brille de la vertu le sacré caractère ?
« Et ne devrait-on pas à des signes certains
« Reconnaître le cœur des perfides humains ? »

HIPPOLYTE. –

« Puis-je vous demander quel funeste nuage,
« Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?
« N'osez-vous confier ce secret à ma foi ? »

THÉSÉE. –

« Perfide ! oses-tu bien te montrer devant moi ?
« Monstre, qu'à trop longtemps épargné le tonnerre,
« Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
« Après que le transport d'un amour plein d'horreur
« Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
« Tu m'oses présenter une tête ennemie !
« Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie !
« Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
« Des pays où mon nom ne soit point parvenu ?
« Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
« Et tenter un courroux que je retiens à peine :
« C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
« D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
« Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
« De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.

« Fuis : et si tu ne veux qu'un châtement soudain
« T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
« Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
« Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
« Fuis, dis-je ; et sans retour précipitant tes pas,
« De ton horrible aspect purge tous mes États.
« Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
« D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
« Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
« Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
« Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
« Je n'ai point imploré ta puissance immortelle ;
« Avare du secours que j'attends de tes soins,
« Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
« Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père ;
« J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
« Étouffe dans son sang ses désirs effrontés :
« Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés. »

HIPPOLYTE. –

« D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte !
« Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite ;
« Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
« Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix. »

THÉSÉE. –

« Traître, tu prétendais qu'en un lâche silence
« Phèdre ensevelirait ta brutale insolence :
« Il fallait, en fuyant, ne pas abandonner
« Le fer qui dans ses mains aide à te condamner ;
« Ou plutôt il fallait, comblant ta perfidie,

« Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie. »

HIPPOLYTE. –

« D'un mensonge si noir justement irrité,
« Je devrais faire ici parler la vérité,
« Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche.
« Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
« Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
« Examinez ma vie, et songez qui je suis.
« Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ;
« Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
« Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
« Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés ;
« Et jamais on n'a vu la timide innocence
« Passer subitement à l'extrême licence.
« Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
« Un perfide assassin, un lâche incestueux.
« Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
« Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
« Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
« Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
« Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
« Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
« Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
« La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
« C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
« J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
« On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
« Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane... »

THÉSÉE. –

« Oui, c'est ce même orgueil, lâche ! qui te condamne.
« Je vois de tes froideurs le principe odieux :
« Phèdre seule charma tes impudiques yeux ;
« Et pour tout autre objet ton âme indifférente
« Dédaignait de brûler d'une flamme innocente. »

HIPPOLYTE. –

« Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
« N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
« Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
« J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
« Aricie à ses lois tient mes vœux asservis ;
« La fille de Pallante a vaincu votre fils :
« Je l'adore ; et mon âme, à vos ordres rebelle,
« Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle. »

THÉSÉE. –

« Tu l'aimes ! ciel ! Mais non, l'artifice est grossier :
« Tu te feins criminel pour te justifier. »

HIPPOLYTE. –

« Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime ;
« Je venais, en tremblant, vous le dire à vous-même.
« Eh quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer !
« Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?
« Que la terre, le ciel, que toute la nature... »

THÉSÉE. –

« Toujours les scélérats ont recours au parjure.
« Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
« Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours. »

HIPPOLYTE. –

« Elle vous paraît fausse et pleine d’artifice :
« Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice. »

THÉSÉE. –

« Ah, que ton impudence excite mon courroux ! »

HIPPOLYTE. –

« Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ? »

THÉSÉE. –

« Fusses-tu par delà les colonnes d’Alcide,
« Je me croirais encor trop voisin d’un perfide. »

HIPPOLYTE. –

« Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
« Quels amis me plaindront, quand vous m’abandonnez ? »

THÉSÉE. –

« Va chercher des amis dont l’estime funeste
« Honore l’adultère, applaudisse à l’inceste ;
« Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
« Dignes de protéger un méchant tel que toi. »

HIPPOLYTE. –

« Vous me parlez toujours d’inceste et d’adultère :
« Je me tais. Cependant Phèdre sort d’une mère,
« Phèdre est d’un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
« De toutes ces horreurs plus rempli que le mien. »

THÉSÉE. –

« Quoi ! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?
« Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue ;

« Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
« Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux. »

PHÈDRE. –

« Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi ;
« Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi :
« Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
« S'il en est temps encore, épargnez votre race,
« Respectez votre sang ; j'ose vous en prier :
« Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier ;
« Ne me préparez point la douleur éternelle
« De l'avoir fait répandre à la main paternelle. »

THÉSÉE. –

« Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé ;
« Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé :
« Une immortelle main de sa perte est chargée,
« Neptune me la doit ; et vous serez vengée. »

PHÈDRE. –

« Neptune vous la doit ! Quoi ! vos vœux irrités... »

THÉSÉE. –

« Quoi ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés ?
« Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes :
« Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes,
« Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
« Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus :
« Sa fureur contre vous se répand en injures ;
« Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures ;
« Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
« Qu'il l'aime. »

PHÈDRE. –

« Quoi, seigneur ! »

THÉSÉE. –

« Il l'a dit devant moi :

« Mais je sais rejeter un frivole artifice.

« Espérons de Neptune une prompte justice :

« Je vais moi-même encore au pied de ses autels

« Le presser d'accomplir ses serments immortels. »

PHÈDRE. –

« Chère CÉnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre ? »

CÉNONE. –

« Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir

« J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir ;

« J'ai craint une fureur à vous-même fatale. »

PHÈDRE. –

« CÉnone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale ! »

CÉNONE. –

« Comment ! »

PHÈDRE. –

« Hippolyte aime ; et je n'en puis douter.

« Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,

« Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,

« Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,

« Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur :

« Aricie a trouvé le chemin de son cœur. »

CÈNONE. –

« Aricie ? »

PHÈDRE. –

« Ah ! douleur non encore éprouvée !

« À quel nouveau tourment je me suis réservée ! »

CÈNONE. –

« Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?

« Ils ne se verront plus. »

PHÈDRE. –

« Ils s'aimeront toujours !

« Au moment que je parle, ah, mortelle pensée !

« Ils bravent la fureur d'une amante insensée !

« Malgré ce même exil qui va les écarter,

« Ils font mille serments de ne se point quitter...

« Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage ;

« CÈnone, prends pitié de ma jalouse rage.

« Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux

« Contre un sang odieux réveiller le courroux :

« Qu'il ne se borne pas à des peines légères ;

« Le crime de la sœur passe celui des frères.

« Dans mes jaloux transports je le veux implorer.

« Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?

« Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !

« Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !

« Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?

« Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

« Mes crimes désormais ont comblé la mesure :

« Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;

« Mes homicides mains, promptes à me venger,
« Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
« Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
« De ce sacré Soleil dont je suis descendue !
« J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
« Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux. »

CENONE. –

« Eh ! repoussez, madame, une injuste terreur !
« Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
« Vous aimez ; on ne peut vaincre sa destinée :
« Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
« Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
« L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ? »

PHÈDRE. –

« Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécration ;
« Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable. »

CENONE. –

« Ah dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ;
« Et j'en reçois ce prix ! je l'ai bien mérité. »

DUPONT. – J'ai faim, madame.

DUCHAMP. – Ah bien voilà, ils ont faim. Allez, à la cantine !

DUPARC. – Vous avez raison... Allez à la cantine. Au fond, c'est vous qui avez raison. Les classiques, les grands textes, les beaux secrets, les grandes histoires d'amour, au fond, vous avez raison, c'est mieux en couleurs, avec Leonardo Di Caprio...

DUPONT. – J'ai juste dit que j'avais...

DUPARC. – Vous avez raison. Mais en fait, ce n'est pas pour cela que c'est si important. Si c'est important d'étudier *Phèdre*, ou *Bérénice*, ou un grand roman, ce n'est pas parce que c'est notre patrimoine, notre histoire, notre référence commune. Blabla, foutaise, du vent... Rien. Non, ce pourquoi c'est tellement important d'étudier *Phèdre*, pour vous, vous jeunes des lycées ou des collèges, au fond, c'est pour prendre le pouvoir.

DUPONT. – Quel pouvoir, madame ?

DUPARC. – Un romancier que j'aime beaucoup a écrit — je cite de mémoire — : « Si vous voulez voir le vrai visage de la misère, eh bien, il faut regarder le visage des pauvres gens quand ils écoutent quelqu'un qui sait. Quelqu'un qui sait parler. » Il voulait dire par là quand ces pauvres gens écoutent sans comprendre, quand ils sentent bien, et très profondément, qu'ils n'ont pas les moyens de comprendre. Non qu'ils sont bêtes, ça non, pas plus que d'autre, pas plus que vous, M. Dupont, quand vous disiez que vous ne compreniez rien à ce que les personnages de la pièce racontent, mais seulement, ils n'ont pas eu accès à cette culture, vous voyez, qui, outre le fait de vous fournir de quoi gloser dans les salons, vous permettra plus tard de défendre votre opinion. Vous voulez parler, faire entendre votre voix, dire que non, vous n'êtes pas d'accord avec un parent. un prof, un gouvernement, il va falloir parler. S'exprimer, dire, argumenter, ratiociner, gloser, expliquer... Penser. Il va falloir penser en mots. Et pour penser, il faut étudier bien sûr, l'histoire, la politique, la philosophie, toutes sciences, mais il va surtout falloir tenir le crachoir face à des gens tout prêts de vous rouler dans la farine et qui, eux, maîtrisent la langue française à la perfection. Et les mots, et la capacité de comprendre ce que dit l'autre, les mots s'apprennent dans les textes. Apprenez à lire. Des pièces comme *Phèdre*. Apprenez à lire et à comprendre

en même temps. Apprenez tous ces mots compliqués que l'on vous enverra à la figure pour vous faire sentir toute votre ignorance et votre insignifiance. Apprenez la protase et l'apodose, la façon de ménager le suspense quand vous racontez une histoire, apprenez le renvoi, la syntaxe et apprenez le là, là-dedans, dans cette pièce. Et apprenez le maintenant, parce qu'après, ce sera bien tard, pas trop, mais bien tard pour s'y mettre. Parce que c'est maintenant qu'on vous dit de faire des choix de carrière, de vie, de sortie, de je ne sais top quoi. Et que c'est maintenant que vous pouvez expliquer ce dont vous avez envie et besoin — maintenant ! Pour comprendre, pour argumenter, pour convaincre et même pour séduire, il faut des mots. Et les plus beaux sont là. Et c'est pour cela que vous devez étudier et comprendre les classiques. Parce que parler, c'est pouvoir. Regardez les politique, regarder la pub : des mots. Regardez les grands de ce monde. Vous pourrez être habillé par Christian Dior, parfumé et coiffé par Chanel, vous déplacer en Rolls, rien ne fera de vous quelqu'un, ni à vos yeux ni à ceux des autres, si vous ne savez pas parler quand vous ouvrez la bouche.

DUCHAMP. – Vous n'allez pas faire un malaise, M. Dupont ?

DUPONT. – Non, je ne crois pas, monsieur...

DUCHAMP. – Alors, continuons.

THÉSÉE. –

« Vous changez de couleur, et semblez interdite,

« Madame : que faisait Hippolyte en ce lieu ? »

ARICIE. –

« Seigneur, il me disait un éternel adieu. »

THÉSÉE. –

« Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage ;
« Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage. »

ARICIE. –

« Seigneur, je ne vous puis nier la vérité :
« De votre injuste haine il n'a pas hérité ;
« Il ne me traitait point comme une criminelle. »

THÉSÉE. –

« J'entends : il vous jurait une amour éternelle.
« Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant ;
« Car à d'autres que vous il en jurait autant. »

ARICIE. –

« Lui, seigneur ? »

THÉSÉE. –

« Vous deviez le rendre moins volage :
« Comment souffriez-vous cet horrible partage ? »

ARICIE. –

« Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
« D'une si belle vie osent noircir le cours ?
« Avez-vous de son cœur si peu de connaissance ?
« Discernez-vous si mal le crime et l'innocence ?
« Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
« Dérobe sa vertu, qui brille à tous les yeux ?
« Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
« Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides ;
« Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
« Ne vous hâisse assez pour exaucer vos vœux.

« Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes :
« Ses présents sont souvent la peine de nos crimes. »

THÉSÉE. –

« Non, vous voulez en vain couvrir son attentat ;
« Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
« Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables :
« J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables. »

ARICIE. –

« Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains
« Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
« Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
« Un... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
« Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
« Je l'affligerais trop si j'osais achever.
« J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
« Pour n'être pas forcée à rompre le silence. »

THÉSÉE. –

« Quelle est donc sa pensée, et que cache un discours
« Commencé tant de fois, interrompu toujours ? »

PANOPE. –

« J'ignore le projet que la reine médite,
« Seigneur ; mais je crains tout du transport qui l'agite.
« Un mortel désespoir sur son visage est peint ;
« La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
« Déjà de sa présence avec honte chassée,
« Dans la profonde mer CEnone s'est lancée.
« On ne sait point d'où part ce dessein furieux ;
« Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux. »

THÉSÉE. –

« Ô ciel ! CEnone est morte, et Phèdre veut mourir !
« Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre ;
« Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
« Théràmène, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
« Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
« Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?
« Que fait mon fils ? »

THÉRAMÈNE. –

« Ô soins tardifs et superflus !
« Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus. »

THÉSÉE. –

« Dieux ! »

THÉRAMÈNE. –

« J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
« Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable. »

THÉSÉE. –

« Mon fils n'est plus ! Eh quoi ! quand je lui tends les bras,
« Les dieux impatients ont hâté son trépas !
« Quel coup me l'a ravi, quelle foudre soudaine ? »

THÉRAMÈNE. –

« À peine nous sortions des portes de Trézène,
« Il était sur son char ; ses gardes affligés
« Imitaient son silence, autour de lui rangés ;
« Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
« Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes ;
« Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois

« Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
« L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
« Semblaient se conformer à sa triste pensée.
« Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
« Des airs en ce moment a troublé le repos ;
« Et du sein de la terre une voix formidable
« Répond en gémissant à ce cri redoutable.
« Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
« Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
« Cependant sur le dos de la plaine liquide,
« S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
« L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
« Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
« Son front large est armé de cornes menaçantes ;
« Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
« Indomptable taureau, dragon impétueux,
« Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
« Ses longs mugissements font trembler le rivage.
« Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
« La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
« Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
« Tout fuit ; et sans s'armer d'un courage inutile,
« Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
« Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
« Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
« Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
« Il lui fait dans le flanc une large blessure.
« De rage et de douleur le monstre bondissant
« Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
« Se roule, et leur présente une gueule enflammée

« Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
« La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
« Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;
« En efforts impuissants leur maître se consume ;
« Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
« On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
« Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
« À travers les rochers la peur les précipite ;
« L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
« Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
« Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
« Excusez ma douleur : cette image cruelle
« Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
« J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
« Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
« Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
« Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
« De nos cris douloureux la plaine retentit.
« Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
« Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
« Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
« J'y cours en soupirant, et sa garde me suit :
« De son généreux sang la trace nous conduit ;
« Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
« Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
« J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
« Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
« "Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie."
« "Prends soin après ma mort de la triste Aricie."
« "Cher ami, si mon père un jour désabusé"

« Plaint le malheur d'un fils fausement accusé,
« Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
« Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;
« Qu'il lui rende..." À ce mot, ce héros expiré
« N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
« Triste objet où des dieux triomphe la colère,
« Et que méconnaîtrait l'œil même de son père. »

THÉSÉE. –

« Eh bien ! vous triomphez, et mon fils est sans vie !
« Ah ! que j'ai lieu de craindre, et qu'un cruel soupçon,
« L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison !
« Mais, madame, il est mort, prenez votre victime ;
« Jouissez de sa perte, injuste ou légitime :
« Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
« Je le crois criminel, puisque vous l'accusez. »

PHÈDRE. –

« Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence ;
« Il faut à votre fils rendre son innocence :
« Il n'était point coupable. »

THÉSÉE. –

« Ah ! père infortuné !
« Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
« Cruelle ! pensez-vous être assez excusée... »

PHÈDRE. –

« Les moments me sont chers ; écoutez-moi, Thésée
« C'est moi qui sur ce fils, chaste et respectueux,
« Osai jeter un œil profane, incestueux.
« Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :

« La détestable CEnone a conduit tout le reste.
« Elle a craint qu’Hippolyte, instruit de ma fureur,
« Ne découvrit un feu qui lui faisait horreur :
« La perfide, abusant de ma faiblesse extrême,
« S’est hâtée à vos yeux de l’accuser lui-même.
« Elle s’en est punie, et fuyant mon courroux,
« A cherché dans les flots un supplice trop doux.
« Le fer aurait déjà tranché ma destinée ;
« Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée :
« J’ai voulu, devant vous exposant mes remords,
« Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
« J’ai pris, j’ai fait couler dans mes brûlantes veines
« Un poison que Médée apporta dans Athènes.
« Déjà jusqu’à mon cœur le venin parvenu
« Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;
« Déjà je ne vois plus qu’à travers un nuage
« Et le ciel et l’époux que ma présence outrage ;
« Et la mort à mes yeux déroband la clarté,
« Rend au jour qu’ils souillaient toute sa pureté. »

DUCHAMP, *sortant de sa poche son téléphone.* – SMS : « Vous l’avez. »

DUPARC. – Hein ?

DUCHAMP. – Vous l’avez, votre voyage en Grèce... Il restait du budget sur... Enfin, ça n’a pas d’importance... Vous l’avez. Emmenez donc ces enfants découvrir le berceau de notre civilisation. Mais d’abord, M. Dubois, emmenez-les à la cantine...

Duchamp sort.

DUBOIS. – Allons-y. Partez devant les prévenir, M^{lle} Dupré.

Dupré sort, suivie par Dubois.

DUPONT. – Ça parle de quoi, *Bérénice* ?

DUPARC. – Ah, *Bérénice*...

« Que le jour recommence, et que je jour finisse

« Sans que jamais Titus puisse voir *Bérénice* »...

Alors c'est l'histoire qu'une reine qui...

Duparc et Dupont sortent.

DA4P

